

A black and white portrait of Jorge Semprún, an elderly man with short, light-colored hair, wearing a textured suit jacket, a white shirt, and a dark tie. He is looking directly at the camera with a serious expression. The background is dark and textured.

JORGE SOLEDAD FOX
SEMPRÚN

L'écriture et la vie

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Jorge SEMPRÚN

La vie de Jorge Semprún reflète presque tous les épisodes de l'histoire de l'Europe au XX^e siècle. Depuis sa naissance, en 1923, dans une famille de la grande bourgeoisie madrilène, en passant par le traumatisme de la Guerre civile et de l'exil, jusqu'au maquis et à la déportation au camp de Buchenwald, sans oublier l'aventure communiste, Jorge Semprún a tous les traits des « voyageurs déracinés » des grands intellectuels du siècle, selon l'expression de l'historien Tony Judt.

Soledad Fox

est directrice du Center for Foreign Languages, Literatures and Culture au Williams College, aux États-Unis. Elle a eu accès à des archives inédites, en France, en Espagne, en Russie et en Allemagne, et mené de nombreux entretiens pour nourrir ce livre.

Écrivain, scénariste, Jorge Semprún a construit une œuvre singulière – *Le Grand Voyage*, *Quel beau dimanche*, *L'écriture ou la vie*, *Une tombe au creux des nuages* –, qui traite de la mémoire, de l'essor des totalitarismes et du poids de l'Histoire sur les individus. Il est mort à Paris en 2011. Voici la première biographie d'un homme dont la vie ne ressemble à aucune autre.

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Jorge Semprún

Soledad Fox Maura

Jorge Semprún

L'écriture et la vie

*Traduit de l'anglais et de l'espagnol par Isabelle D. Taudière
Avec le concours du Centre national du livre*

Avec le soutien du



Flammarion

Titre original : *Ida y vuelta : la vida de Jorge Semprún*

© Soledad Fox, 2016

© Penguin Random House, Grupo editorial S.A., 2016

© Flammarion, Paris, 2017, pour la traduction française

ISBN : 9782081385030

À ma mère

PRÉFACE

Jorge Semprún était un parent éloigné. Son grand-père était le frère de mon arrière-grand-père. Sa mère, Susana, a grandi avec mon grand-père et est restée proche de lui jusqu'à son décès, en 1932. Les parcours personnels et la guerre d'Espagne ont séparé les deux branches de la famille qui n'ont plus eu aucun contact de tout le restant du XX^e siècle.

J'ai rencontré Jorge Semprún en 2001 à Paris. C'était pour moi une légende vivante : il s'était battu dans la Résistance, avait survécu à un camp nazi, été agent clandestin pour le Parti communiste espagnol, et ministre de la Culture dans la nouvelle Espagne démocratique. Et, chose plus importante encore à mes yeux, il avait raconté toutes ces expériences dans plus d'une douzaine de livres et de scénarios couronnés par de prestigieuses récompenses. Il avait écrit pratiquement toute son œuvre en français.

Il m'invita dans son appartement lumineux de la rue de l'Université et, entre les murs de son bureau, tapissés de bibliothèques, nous avons bavardé une petite heure. Je lui ai parlé de ma thèse en littérature comparée sur Cervantès et Flaubert, que je venais de terminer, et nous avons évoqué nos lointains rapports de parenté, après quoi il a signé quelques livres pour ma mère, sa cousine au

deuxième degré, qu'il ne connaissait pas. En fait, leurs chemins auraient pu se croiser, car à l'époque où il recrutait des étudiants à l'université de Madrid, dans les années 1950, ma mère faisait ses études à la Complutense.

Je l'ai par la suite revu à Madrid, où j'ai assisté à plusieurs de ses conférences. Nous avions des amis communs, et nous ne manquions jamais de nous saluer, mais je n'ai jamais essayé de mieux le connaître. J'avais l'impression, peut-être fautive, qu'il avait trop d'admirateurs et qu'il était jaloux de son intimité. Aujourd'hui, je me dis que je me suis peut-être trompée : il se sentait sans doute très seul, surtout après le décès de sa femme. Toujours est-il que, quand je revenais à Paris, j'hésitais à l'appeler, et je ne l'ai jamais fait, pas même après que j'eus commencé à étudier son œuvre, à m'interroger sur sa vie et à me demander comment ma famille avait pu produire un personnage aussi atypique, politiquement complexe et talentueux.

Je ne pensais pas un jour écrire sa biographie. Lorsqu'on m'a proposé ce projet, tout juste après sa mort en 2011, j'étais tout à la fois enchantée et inquiète : nos liens familiaux ne risquaient-ils pas d'entacher mon profil professionnel d'universitaire et de chercheuse ?

Mais lorsque je me suis plongée dans les sources primaires et secondaires sur la vie de Semprún, ma joie et mes craintes sont passées au second plan et j'ai entamé un minutieux travail d'enquête pour reconstituer les pièces du puzzle de sa vie. J'ai mobilisé toutes les ressources possibles pour me rendre, depuis les États-Unis, à Madrid, Barcelone, Toulouse et Paris afin de rencontrer toutes les personnes qui l'avaient bien connu. J'ai conduit une cinquantaine d'interviews et de conversations dans trois langues. J'ai embauché des assistants, des traducteurs et des transpositeurs pour écumer les archives à Moscou, Berlin, Los Angeles et Washington.

PRÉFACE

Mon travail de recherche a alors trouvé son rythme et a débouché sur le présent ouvrage. La forme de cette biographie et les questions qu'elle soulève n'ont pas été conçues *a priori*. Elles sont le résultat des documents que j'ai trouvés au fil des ans et de ma lecture de l'œuvre de Semprún.

Il y a eu des moments d'euphorie, et mes inquiétudes se sont apaisées. Les thèmes qui inspirent nos passions sont toujours ceux dont nous nous sentons particulièrement proches, implicitement ou explicitement. Parallèlement, j'ai passé des années à étudier et à élucider les conséquences humaines de la guerre d'Espagne et de l'occupation nazie. Ayant écrit sur tant d'autres écrivains et exilés, il m'a paru logique et normal d'essayer de comprendre ma propre famille.

INTRODUCTION

Les secrets ne changent rien. Ils ne changent quelque chose que si l'on écrit une vraie biographie, mais mieux vaut attendre que le sujet soit mort¹.

En ce soir de juin 2011, dans la touffeur de Madrid, Bernard-Henri Lévy prend la parole devant la salle comble de l'auditorium du musée du Prado. L'assistance, réunie pour un hommage commémoratif, est émaillée de personnalités politiques, d'intellectuels et d'aristocrates qui ont suspendu le cours calme ou trépidant de leur vie pour se recueillir dans le souvenir, le temps d'une soirée.

Un observateur non averti pourrait penser que BHL salue la mémoire de plusieurs personnes : un républicain espagnol, un rescapé de Buchenwald, un intrépide agent clandestin, un écrivain célèbre, un scénariste pressenti pour un Oscar, et un grand penseur européen. Mais non. L'orateur décrit et rappelle simplement les nombreuses facettes d'un seul et même homme : Jorge Semprún.

Semprún est mort quelques semaines plus tôt à Paris, et de nombreux hommages lui ont déjà été rendus en France, son pays d'adoption. Il y a pourtant quelque chose

de particulièrement émouvant à voir ces dignitaires et philosophes assemblés au musée du Prado, à quelques rues à peine de l'appartement bourgeois dans lequel – comme sa mère avant lui – il est né dans la paix et le luxe, en 1923. Les Semprún vivaient alors dans l'heureuse ignorance du siècle de violence qui les attendait. Quatre-vingt-sept ans plus tard, les mêmes arbres bordent le Paseo del Prado, et les élégants balcons de l'ancien appartement de la famille Semprún ouvrent encore, imperturbables, sur les rues calmes du soir.

Si Jorge Semprún avait été peintre, la Ville de Paris aurait pu lui rendre honneur en lui dédiant un musée dans un ancien hôtel particulier de Saint-Germain-des-Prés. Comme Picasso.

Semprún était une légende espagnole du XX^e siècle, un archétype du talent créatif, de l'engagement politique, et une personnalité charismatique qui avait fait de la France son pays d'élection. Les Français, qui ne passent pas toujours pour le peuple le plus ouvert qui soit, l'ont accueilli à bras ouverts et, au fil des décennies, lui ont offert bien des opportunités et l'ont comblé de récompenses. Jorge Semprún est devenu une vedette de l'*intelligentsia* parisienne, un intellectuel élégant aux manières aristocratiques, un héros et un survivant des camps, qui a humanisé et donné une aura exceptionnelle à des acteurs français comme Yves Montand et à des hommes politiques comme l'ancien Premier ministre Dominique de Villepin. Le Tout-Paris mondain et politique se plaisait à s'afficher dans l'ombre de sa gloire.

Été 1936. La guerre civile espagnole vient d'éclater. La famille Semprún, notoirement républicaine, se réfugie en France. En exil, Jorge, encore adolescent, apprend le français et poursuit ses études. C'est un brillant élève de phi-

INTRODUCTION

losophie. Trois ans plus tard, la guerre civile se solde par la victoire de Franco et l'effondrement de la République, tandis que la Seconde Guerre mondiale déferle sur l'Europe. À la première occasion, Jorge Semprún entre dans la Résistance, espérant que l'anéantissement du fascisme libérera aussi l'Espagne. En octobre 1943, il est arrêté par la Gestapo et déporté à Buchenwald, où il restera jusqu'à la libération du camp par les Américains, en avril 1945.

Son expérience de la déportation a affirmé son identité politique et renforcé ses liens avec le parti communiste. Militant actif, il s'élève dans les rangs du Parti communiste espagnol (PCE) – interdit – et intègre les instances dirigeantes. Pendant des années, c'est un agent clandestin courageux et loyal, qui organise secrètement la jeunesse dans l'Espagne franquiste. Puis vient le temps de la désillusion : il ne fait aucun mystère de ses désaccords avec la stratégie du parti, qui l'exclut en 1963. Dégagé de l'anonymat forcé de son travail clandestin, il se réinvente aussitôt en romancier et publie son premier livre sur Buchenwald : *Le Grand Voyage*. Suivent une bonne douzaine d'ouvrages autobiographiques et de scénarios pour de grands films. La plupart transposent dans la fiction des Mémoires qui touchent à ce qu'il a vécu à Buchenwald. À l'exception de deux titres rédigés dans sa langue maternelle, l'espagnol, il écrit en français, généralement pour la prestigieuse maison Gallimard, et est traduit dans de nombreuses langues.

À travers ses écrits et des centaines d'entretiens et de conférences, Semprún se taille une réputation internationale d'autorité morale, de fin connaisseur des systèmes fascistes et communistes – c'est quelqu'un qui a une réelle formation intellectuelle et surtout la volonté et le temps d'analyser les crises du XX^e siècle. Puisant dans ses propres souvenirs, il participe inlassablement à la bataille collective

contre l'oubli de l'Holocauste. Son œuvre et son activité politique lui valent, entre autres honneurs, le prix de Jérusalem, un siège à l'académie Goncourt, et le prix de la Paix des éditeurs et des libraires allemands. Felipe González, chef du premier gouvernement socialiste de l'Espagne postfranquiste, le nomme ministre de la Culture. Semprún est aujourd'hui largement reconnu comme l'une des grandes figures intellectuelles et politiques du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle, comme témoin éloquent et prolifique des horreurs de la Seconde Guerre mondiale.

Pour ne rien gâcher, « Georges », comme l'appellent affectueusement les Français, est très bel homme, issu d'une famille patricienne. Sous le nom de Diego, il a été incarné à l'écran par Yves Montand dans *La guerre est finie*, film autobiographique réalisé par Alain Resnais. Il signe ensuite le scénario du thriller politique de Costa-Gavras, *Z*, et est cité pour l'Oscar du meilleur scénario.

Autant de facteurs qui font de Semprún un héros sur mesure dans le Paris de l'après-guerre et de la guerre froide : un homme d'action et de pensée, qui a troqué les faux passeports et les valises à double fond de l'agent clandestin pour les cafés de Saint-Germain-des-Prés – les Deux Magots et le Flore. De la rédaction en espagnol de rapports confidentiels pour le parti, il passe à l'écriture en français de livres exposés en permanence dans les vitrines de La Hune et autres grandes librairies parisiennes. Les émissions littéraires de Bernard Pivot, « Apostrophes » et « Bouillon de Culture », font de lui un grand nom de la littérature dans son pays d'adoption.

En tant que rescapé des camps et militant politique, c'est une personnalité symbolique extrêmement séduisante en France. Il est également très admiré en Allemagne. Cet Espagnol non juif, qui écrit en français et vit à Paris, a une perspective unique sur son temps.

INTRODUCTION

La tâche des biographes ne se limite plus à chroniquer la naissance, les mariages, les divorces et la mort de leur sujet. Ce type d'information est généralement disponible sur Wikipédia ou d'autres sources en ligne, avec plus ou moins d'inexactitudes. Le présent ouvrage comporte naturellement les données biographiques de base, mais il s'attache surtout à interpréter, plus qu'à résumer, des éléments nouveaux. Il n'existe à ce jour aucune étude approfondie confrontant l'expérience vécue de Semprún à son œuvre littéraire, analysant les énigmes et les paradoxes qui ont jalonné son existence. Nous en savons beaucoup sur ce qu'il a dit avoir fait, mais très peu sur ce qu'il a réellement fait, ou sur ses motivations. Qu'est-ce qui faisait courir Semprún ? Ce n'est peut-être que maintenant, après sa mort, maintenant que s'est dissipée sa puissante aura, que nous pouvons revenir sur certaines sources et nous interroger avec une certaine objectivité sur son héritage.

Semprún était passé maître dans l'art de l'autobiographie, et ses détracteurs comme ses disciples ont volontiers pris pour argent comptant les versions qu'il a données de sa vie. La présente biographie aborde son sujet par ordre chronologique et s'appuie sur des archives inédites, des dizaines d'entretiens avec des membres de sa famille, des amis proches, des politiciens, des écrivains, des cinéastes et des historiens, français, espagnols, américains et britanniques ; sur l'œuvre et la vie d'autres déportés et d'autres communistes ; et sur une lecture attentive de l'œuvre de Semprún proprement dite : ses romans, ses essais, ses scénarios et son film documentaire de 1972, *Les Deux Mémoires*. Nous nous attachons ici à relever minutieusement les contradictions entre les faits historiques et la *persona* littéraire que l'écrivain s'est brillamment composée. Nous intégrons également des sources orales, imprimées

et photographiques issues de collections publiques et privées en Espagne, en France, aux États-Unis et en Russie.

Semprún se présentait comme un exilé déraciné qui s'était réinventé entièrement. S'il aimait à dire que la seule chose qu'il avait héritée de sa famille était l'exemplaire paternel du *Capital* de Marx, il tenait en fait sa solide vocation politique de son père, de son grand-père, de son oncle maternel – et, jusqu'à un certain point, de son futur beau-frère. Il avait en outre bénéficié d'une excellente formation scolaire, luxe auquel ses cadets n'eurent pas accès. La force et le caractère de nécessité de son rapport à la politique ne peuvent se comprendre qu'à la lumière de son histoire familiale et c'est pourquoi cette biographie prête une attention toute particulière à des aspects personnels de sa vie qui n'ont jusqu'à présent pas été sérieusement envisagés. Nous remettons ici en question l'idée par trop répandue selon laquelle l'identité de Semprún se serait forgée à partir de 1936 (début de la guerre civile espagnole). Il est certes tentant d'articuler le récit sur cette date clé, mais le destin de l'homme s'est, en fait, écrit bien avant. Nous replaçons donc, pour la première fois, dans leur contexte son enfance et ses origines politiques, et nous retraçons l'histoire de sa famille afin de mettre en évidence des parallèles frappants entre le parcours de Jorge Semprún et celui de son célèbre grand-père, Antonio Maura qui, issu d'un modeste milieu majorquin, est devenu, par la force de sa détermination et de son intelligence, Premier ministre d'Espagne – poste qu'il occupa à cinq reprises sur plus de vingt ans.

La vie de Jorge Semprún est remarquable parce qu'elle a coïncidé avec tant des convulsions historiques qui ont marqué son temps, mais surtout parce qu'il s'est engagé

INTRODUCTION

dans chacune d'elles avec une rare opiniâtreté. Comme son grand-père, Semprún s'est hissé dans la sphère politique, d'abord en révolutionnaire professionnel, puis comme ministre de la Culture. Et, comme son grand-père, il a préféré tout perdre plutôt que renier ses idéaux. Son sens très poussé de l'intégrité l'a conduit à rompre avec des alliés politiques et des membres de sa famille. Il a eu à surmonter plusieurs ruptures douloureuses et définitives : avec le Parti communiste espagnol (PCE), puis avec le Parti socialiste espagnol (PSOE) ; avec son père, son frère préféré Carlos, et son fils unique Jaime. Quel a été, pour lui, le prix de ces ruptures ? Était-il un caméléon politique ? Pensait-il avoir réussi ou raté sa vie ? Quel était son rapport au pouvoir ? De tous ses frères et sœurs, pourquoi fut-il le plus ambitieux, dans son engagement politique comme dans sa créativité ?

Tout au long des différentes périodes de sa vie, certains thèmes récurrents définissent sa personnalité. Quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, il cherche à se démarquer de son entourage. À l'en croire, c'est lui que, sur ses sept frères et sœurs, ses parents ont désigné comme le futur écrivain et politicien de la famille. Il est le fils élu. À Paris, à la fin des années 1930, c'est un brillant élève en classe de philosophie ; à Buchenwald, entre 1943 et 1945, sa parfaite maîtrise de l'allemand et le relatif confort de son poste administratif lui donnent un avantage considérable sur les autres prisonniers. Au sein du PCE, de 1952 à 1962, son aisance naturelle et son immense culture lui permettent de se glisser dans la peau du légendaire Federico Sánchez, l'agent chargé de retourner des étudiants bourgeois pour en faire des militants antifranquistes. Recherché par les autorités, Semprún/Sánchez se cache en pleine lumière dans un Madrid grouillant de policiers. Il poursuit pendant dix ans son travail « clandestin »

en toute impunité, toujours élégant et roulant dans des voitures de luxe, au nez et à la barbe des *guardias civiles*. Il prend certes de gros risques, mais ces activités lui valent également le rôle le plus prestigieux au sein du parti. Il ne s'est jamais fait arrêter. Tandis que ses camarades communistes espagnols en exil à Paris habitent dans des HLM de banlieue, Semprún, lui, vit dans le confort et le luxe en plein centre de Paris. Après son exclusion, de 1963 à sa mort, en 2011, il se glisse dans cet autre personnage, de romancier, autobiographe et scénariste mondialement reconnu, cité aux Oscars et récompensé par une pluie de prix littéraires. Et, consécration suprême, de 1988 à 1991, le Premier ministre espagnol Felipe González lui confie le portefeuille de la Culture.

Dans le concert de louanges et d'admiration qu'ont suscité ses exploits et son courage, quelques voix discordantes ont contesté ses activités à Buchenwald, l'honnêteté de ses écrits sur le camp, et son rôle au sein du PCE. Il se peut que certains de ses détracteurs aient été jaloux de ses succès. On conçoit aisément que ses dons exceptionnels et sa célébrité aient pu exaspérer ses contemporains, jusque dans sa propre fratrie. Mais leur dépit n'était-il guidé que par l'envie ou par des griefs plus substantiels ?

Ce que raconte Semprún dans son œuvre autobiographique complexe ne peut être pris ni comme la vérité historique pure, ni comme pure fiction. Ses écrits sont un mélange d'expériences dissimulées sous le couvert de la littérature, un amalgame de fiction et de souvenirs. Leur analyse engage à la prudence, à séparer les faits de l'imaginaire. Semprún a été l'un des grands séducteurs du XX^e siècle, et il est tentant de croire tout ce qu'il écrit. Il n'avait pas son pareil pour se fondre à la masse, savoir survivre dans des conditions effroyables, changer calmement d'identité

INTRODUCTION

et de nom quand il se sentait en danger. Quels étaient, au fond de lui, ses rapports au traumatisme, à la mémoire, à l'oubli ?

Il faut également garder à l'esprit que pour un homme qui a fréquenté de si près le monde de la clandestinité, l'autocensure est un réflexe naturel. Sa version des événements donne souvent l'impression d'être personnelle et intime, mais elle passe volontiers sous silence des éléments biographiques clés : dans ses récits, il parle presque toujours à la première personne, mais ne livre pratiquement rien de sa vie familiale. Semprún était pourtant un frère, un mari, un père et un grand-père. Quels autres pans de sa vie a-t-il pu laisser dans l'ombre ?

Les questions qui guident cette biographie s'articulent sur les énigmes que Semprún nous a laissées – involontairement, peut-être – au lendemain de sa mort. Pourquoi s'est-il engagé aux côtés des résistants français ? Quel a été son rôle dans l'organisation communiste de Buchenwald ? Jusqu'à quel point ses livres sont-ils fondés sur ses souvenirs personnels et non sur ce que nous savons maintenant des camps de concentration nazis ? Quel était son rapport à la culture de l'Holocauste en tant que non-Juif et en tant qu'auteur dont le témoignage était largement fictionnalisé ? Quelles étaient les qualités de son œuvre et de sa personnalité qui ont fait de lui un personnage aussi apprécié en France ? Qu'a-t-il apporté au discours européen ? Que nous a-t-il laissé en héritage ?

I

ORIGINES

Vous ne trouverez pas un Espagnol, quelque pauvre qu'il soit, qui ne se croie de grand lignage¹.

Washington Irving

En quoi Jorge Semprún est-il un sujet intéressant ? Les réponses ne manquent pas. Pour les uns, ce peut-être parce qu'il a rejoint la Résistance française, échappé à un camp nazi ou été agent clandestin communiste. D'autres s'intéresseront davantage à ses multiples talents d'écrivain – romancier, mémorialiste, essayiste et scénariste. Quoi qu'il en soit, beaucoup voient en lui un auteur français ou « européen » emblématique. Les Espagnols, eux, le considèrent parfois comme un écrivain « étranger » exilé. Toutes ces visions sont justes ; aucune n'est complète. La plupart des récits de sa vie commencent avec son adolescence, son exil en France, mais avant cela il a vécu treize ans à Madrid. Tout le monde ne s'intéresse pas forcément au côté espagnol de Semprún, ou à ses expériences en Espagne, pays qui, pendant des siècles a été perçu comme un appendice étrange et isolé du continent européen. Alexandre Dumas ne disait-il pas que « l'Afrique commence aux Pyrénées » ? Si ces propos sont le reflet d'une époque, le sentiment demeure. Pays méconnu s'il en est, l'Espagne reste souvent perçue comme un pays exotique et primitif, étouffant et corrompu.

Ces poncifs ne rendent aucunement compte de l'atmosphère cosmopolite, du raffinement culturel et de la

complexité politique du pays qui a façonné l'enfance de Semprún. Celui-ci avait gardé avec sa terre natale des liens suffisamment forts pour y risquer sa peau pendant vingt ans dans l'espoir de voir renaître la démocratie. La mort prématurée de sa mère, la guerre d'Espagne, l'exil et la Seconde Guerre mondiale ont disloqué sa famille. Mais avant ces bouleversements, Jorge a eu une enfance confortable et aisée à Madrid. Sa famille n'avait rien de typique, mais si elle appartenait à une élite, c'était à l'élite espagnole et non européenne. Pour prendre toute la mesure de son déclassement, il faut savoir qu'il évoluait alors dans les très hautes sphères de la société. Malheureusement le statut social de sa famille, comme une monnaie étrangère, n'avait cours qu'en Espagne.

Dès sa plus tendre enfance, Jorge Semprún, petit-fils du Premier ministre de l'époque, a baigné dans le monde de la politique espagnole – monde qu'il devait évoquer dans ses écrits avec une nostalgie toute proustienne :

J'ai longtemps cru que mon premier souvenir n'en était pas un. Que je l'avais, sinon inventé, du moins reconstruit et arrangé – enluminé, enjolivé – au point de le rendre irréel. Longtemps, mon premier souvenir m'a semblé être celui d'une visite à mon grand-père maternel, Antonio Maura, dans l'hôtel particulier qu'il possédait rue de la Lealtad – qui porte aujourd'hui son nom – à quelques dizaines de mètres du musée du Prado et de l'une des entrées monumentales du parc du Retiro... Finalement, nous arrivions dans le bureau bibliothèque du grand-père Maura, au rez-de-chaussée de l'hôtel particulier. Il était assis, dans la pénombre de la pièce. Sa barbe blanche, taillée en pointe, se détachait sur son vêtement foncé. Il avait une couverture sur les genoux².

Le premier « écrit » signé de la main de Jorge à dix-huit mois est une lettre à ce grand-père :

ORIGINES

Chère papy,

Comment vas-tu ? Tu dois être bien embêté par la grève. J'envoie mon bon souvenir à tous. Je veux que tu répondes à cette mauvaise lettre. Mon papa et ma maman te passe aussi le bonjour, à toi et à Madame. Bons baisers de ton petit-fils Jorge

Le bonjour de grand-mère³.

Ce petit mot simple, truffé de fautes d'orthographe, fut sans doute rédigé par la gouvernante allemande ou un domestique. Quoi qu'il en soit, cette lettre et le premier souvenir de l'écrivain attestent un lien fondamental et ancien avec sa famille maternelle, le pouvoir et la politique. Antonio Maura avait établi son fief dans le plus beau quartier de Madrid où, tels des courtisans autour d'un roi, sa famille étendue s'était regroupée, occupant des appartements ou des immeubles plus modestes. C'est dans cette partie de la ville que Jorge a grandi. Le petit garçon devait avoir le sentiment que son grand-père était omnipotent et que sa demeure avait toujours été là, aussi majestueuse et immuable que la Sierra de Guadarrama qui surplombe les abords de la capitale. Or le pouvoir de Maura était relativement récent. Le jeune homme, débarqué sur le continent depuis son île méditerranéenne, avait connu une ascension improbable pour l'Espagne de l'époque. C'était l'archétype même du *self-made-man*. Ses origines jettent un éclairage sur la famille dans laquelle Jorge Semprún a vu le jour et semblent annoncer le parcours de son plus célèbre petit-fils – l'histoire d'une réinvention dans une nouvelle ville et d'une inlassable quête de pouvoir.

*

Les premières lignes du roman de Joseph Roth, *La Marche de Radetzky*, résument l'élévation fulgurante et le déclin brutal de la famille Trotta. Partis de rien, les Trotta avaient connu une réussite éclatante, puis étaient retombés dans le néant, comme s'ils n'avaient jamais existé. Les Maura étaient à bien des égards le pendant espagnol des Trotta. Tout comme le grand-père Trotta, le patriarche, Antonio Maura, était un provincial, venu de la lointaine île de Majorque. Son ascension singulière – en l'espace de vingt-trois ans, il exerça à cinq reprises la charge de président du Conseil sous Alphonse XIII – lui valut d'être honoré du titre de duc de Maura.

Maura avait quitté le pouvoir depuis plus d'un an et demi quand le pays s'enfonça dans un cycle infernal de répression et de bouleversements politiques : la dictature de Primo de Rivera d'abord (1923-1930), puis la République (1931-1936) – épisodes qui furent à leur tour brutalement éclipsés par la guerre civile (1936-1939), puis par le régime franquiste (1939-1975), avant que l'Espagne retrouve enfin un climat d'apaisement avec la période de la Transition démocratique (1975-1982). Antonio Maura est un souvenir aussi lointain dans l'Espagne d'aujourd'hui que le sont les chevaliers de la famille Trotta en Europe de l'Est. Connu par les chauffeurs de taxi, car son nom évoque surtout une adresse. À Madrid, la large avenue patricienne où il vécut porte toujours son nom. Elle relie les grandes artères plantées d'arbres du Paseo del Prado et de la rue Alfonso XII, qui longe le parc du Buen Retiro. Elle ouvre, d'un côté sur l'hôtel Ritz et le musée du Prado, et de l'autre sur la Bourse de Madrid. C'est le quartier de la culture, de l'argent, de la bonne bourgeoisie et du pouvoir.

La rue Antonio Maura est à des années-lumière de la rue de Palma de Majorque qui vit naître Maura : la *calle* Calatrava, une ruelle étroite et sinueuse, court le long

d'une ancienne muraille de pierre protégeant la ville des assauts de la mer. Palma est la capitale provinciale de la plus grande des îles Baléares, demeurées relativement anonymes jusqu'au séjour de George Sand et de Chopin dans la Chartreuse royale de Valldemossa, en 1838 et 1839. Ce fut là que George Sand écrivit son *Hiver à Majorque*, dépeignant l'île comme un endroit primitif, en retard de plusieurs siècles sur le reste de l'Europe. Les Majorquins lui parurent être les gens les plus misérables et les plus tristes qui fussent :

Nulle part je n'ai vu travailler la terre si patiemment et si mollement. Les machines les plus simples sont inconnues ; les bras de l'homme, bras fort maigres et fort débiles, comparativement aux nôtres, suffisent à tout, mais avec une lenteur inouïe. Il n'y a rien de si triste et de si pauvre au monde que ce paysan qui ne sait que prier, chanter, travailler, et qui ne pense jamais⁴.

En dépit de cette vision peu amène des insulaires, la romancière fut emballée par les paysages et le climat, et son *Hiver à Majorque* est devenu un classique. Cette contre-publicité inspira pourtant de nombreux voyageurs – parmi lesquels le peintre américain John Singer Sargent et le romancier argentin Jorge Luis Borges – qui, à la suite de George Sand, allèrent découvrir la douceur du climat de Majorque, ses eaux turquoise et ses paysages parsemés de bouquets de palmiers, de genévriers et de cyprès.

Depuis les années 1950, la démocratisation des voyages et la prolifération d'hôtels bon marché sur le front de mer ont fait de l'île une destination du tourisme de masse, drainant essentiellement une clientèle étrangère. Au fil des décennies, les élites internationales ont racheté les *fincas* et remplacé les maisons de ferme et les champs par des résidences secondaires avec garages, piscine et home-

cinéma. Aujourd'hui, l'allemand est sans doute la première langue de Majorque, suivie de près par l'anglais – le castillan n'arrivant que loin derrière, en troisième position.

Pourtant, comme le rappelle le témoignage de George Sand, il fut un temps où Majorque était une province rurale typiquement méditerranéenne. Fondée au VIII^e siècle av. J.-C. par les Phéniciens, elle se démarquait de l'Espagne continentale par ses traditions, sa cuisine et sa langue – le majorquin, variante du catalan. Les principaux ports espagnols étant à plusieurs jours de bateau, le progrès n'arriva que progressivement. Comme dans la Sicile du *Guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, la vie des Majorquins s'écoulait lentement, rythmée par les saisons et les rituels – les moissons, l'abattage du bétail, les repas familiaux, la messe dominicale et les récitations du rosaire. La société, strictement hiérarchisée, était dominée par les grands propriétaires terriens. Majorque n'était pas une destination, mais la terre ancestrale des insulaires. Les visiteurs étaient rares, et « un étranger était un spectacle insolite, qui faisait naître des regards insistants et des murmures⁵ ».

C'était cette Majorque qu'avait connue la génération d'Antonio Maura. Lui était né à Palma, le 2 mai 1853, dans le foyer de Bartolomé Maura Gelabert et de Margarita Montaner y Sampayas. L'entreprise familiale, une peausserie, occupait le rez-de-chaussée de la maison de la *calle* Calatrava, encore debout aujourd'hui. Même si le tannage s'effectuait assez loin du domicile familial, il ne devait pas être très agréable de stocker chez soi des peaux de bêtes, moins encore en été, quand la chaleur exacerbait les odeurs du cuir frais et des produits chimiques.

Antonio avait quatre frères et cinq sœurs et il perdit son père à l'âge de treize ans. Sa mère se débrouilla tant bien que mal pour élever seule ses dix enfants et les envoyer à l'école – ce qui était un exploit dans une société

résolument patriarcale et fermée. Pour les gens du pays, les enfants Maura étaient des orphelins et, faute d'être protégés par une figure masculine, ils étaient marginalisés et promis à un avenir incertain.

L'aîné de la fratrie, Gabriel, rêvait de devenir écrivain (en langue majorquine), mais il reprit la peausserie pour permettre à Antonio, alors âgé de quinze ans, d'aller étudier les sciences à Madrid – discipline dans laquelle il excellait à l'école de Palma. La famille consentit de grands sacrifices personnels et financiers pour qu'il puisse partir tenter sa chance sur le continent. Étudier à Madrid, ville de la cour d'Espagne, était une aubaine mais également un défi de taille pour un jeune provincial.

Antonio Maura maîtrisait mal le castillan et n'avait jamais vécu en ville. Il ne connaissait personne et avait débarqué dans la capitale avec, pour tout bagage, cinq années d'instruction secondaire en province. Son unique lettre d'introduction n'était adressée ni à un duc ni à un homme d'affaires, mais à un modeste employé des Postes. Comme beaucoup de jeunes étudiants immigrés, il trouva à se loger dans une pension de famille en plein centre-ville, chez « La Señoruca », sur l'ancienne rue du Charbon⁶. Peu après son arrivée, en septembre 1868, une révolution éclata et le renversement de la reine Isabelle II ouvrit une longue période de troubles et d'instabilité politique. De la fenêtre de sa chambre, Antonio observait les événements, les violences de rue et les profonds bouleversements qui se jouaient autour de lui. L'adolescent majorquin n'en demandait pas tant.

Pour lui, Madrid était un dépaysement total. Il avait laissé à Majorque sa famille, ses amis, mais aussi les promenades sur le port qu'il aimait tant. Madrid était une ville poussiéreuse, enclavée à l'intérieur des terres, où les gens parlaient castillan à une allure vertigineuse. Et les

Madrilènes n'étaient pas tendres avec les petits provinciaux qui baragouinaient tant bien que mal la langue officielle du pays.

La révolution détourna le jeune Antonio de sa vocation originelle. L'une des premières réformes institua un cursus accéléré de droit en trois ans. Le garçon ne tarda pas à comprendre que cette branche offrait des perspectives de carrière autrement intéressantes que les sciences, et changea de cap. La profession d'avocat était alors la voie royale pour ceux qui cherchaient à s'élever au-dessus de leur condition, et sa famille avait tout misé sur sa réussite. Seule ombre au tableau : un avocat devait être capable de s'exprimer avec assurance et de façon convaincante.

Le poète anglais Robert Graves, qui passa dix ans à Deià, sur la côte nord-ouest de Majorque, a expliqué que les Majorquins parlaient « une langue aussi ancienne que l'anglais, et plus pure que le catalan ou le provençal, ses plus proches parentes⁷ ». Les condisciples de Maura ne partageaient hélas pas cette admiration pour le parler majorquin, et le garçon, handicapé par son mauvais espagnol, se sentait inférieur et rejeté.

Au début, il se méfie de tout le monde, étourdi par le milieu qui l'entoure, un peu intimidé par son isolement, nostalgique de son petit coin insulaire, des rues de Palma et de son port, qu'il connaissait comme sa poche, et où tout le monde le connaissait aussi. À l'université, il n'a pas d'amis avec qui parler [...]. Il ne trouve pas sa place. La barrière de la langue accentue sa solitude. Maura écorche le castillan avec un accent détestable et une syntaxe déplorable. On se moque souvent de lui. Il a toujours peur que ses camarades se moquent de lui⁸.

Il était le seul non hispanophone de sa classe, un petit provincial dans un milieu de jeunes bourgeois et aristo-

crates. Dans sa chambre, il se plongeait dans ses livres de grammaire et passait ses nuits à lire Cervantès, Quevedo et autres grands classiques espagnols afin d'essayer de conquérir leur langue si difficile⁹. Selon son proche ami, allié politique et biographe César Silió, ce fut durant cette période initiale que Maura vécut des expériences déterminantes dont il dira qu'elles l'ont poussé à se lancer en politique et à affirmer ses talents d'orateur.

L'un de ces moments décisifs se produisit dans la classe d'espagnol. Comme tout étranger apprenant la langue, Antonio butait sur l'orthographe de certains mots comportant des « h » muets. Dans l'Espagne de la fin du XIX^e siècle, ce genre d'erreur à l'écrit suffisait à trahir le niveau d'instruction d'un individu et, partant, sa classe sociale.

Au détour d'une dictée, le verbe *oír* (entendre) surgit. Maura hésita : avec ou sans h ? Il l'écrivit tout d'abord correctement. Puis, cédant au doute, il regarda par-dessus l'épaule de son voisin qui avait écrit *hoír*, et il ajouta le h. En copiant, il avait fait la faute et écopé d'une mauvaise note. Paradoxalement, l'incident renforça son assurance : il valait manifestement mieux s'en remettre à ses propres instincts et à son travail que se fier à un jeune aristocrate paresseux qui n'avait besoin ni de ramener de bonnes notes à la maison, ni de réussir, et faisait le strict minimum pour décrocher son diplôme d'avocat. Lorsqu'il se risquait à prendre la parole en classe, il était souvent interrompu par les éclats de rire de ses camarades qui, après les cours, le malmenaient dans les couloirs¹⁰.

Au début, je n'éveillais que le mépris autour de moi. Imaginez un garçon mal fagoté, sans le sou, un muet dans un pays d'orateurs, effrayé et sans amis. Je les voyais se liguier pour se moquer de moi, m'agresser, me brutaliser. Et dire

qu'à Majorque, on me prenait pour à peine moins qu'un roi ! Les railleries tant redoutées arrivèrent. Je m'apprêtais à me défendre à coups de poings, rassemblant mon courage en donnant de la voix et en criant dans mon dialecte. Une pelure d'orange fait tomber mon chapeau. La horde s'esclaffe. Les insultes redoublent, le cercle se rétrécit, on me menace et je me rends... Mais à cet instant, deux étudiants distingués, célèbres dans toutes les classes, s'avancèrent. Apostrophant les barbares, ils me prirent sous leur aile, m'aidèrent à quitter la cour et sa mutinerie, et nous nous échappâmes, pour aller je ne sais où. De cet instant, Madrid commença à me sourire de sa proverbiale hospitalité séduisante¹¹.

Les deux « étudiants distingués » étaient les frères Gamazo, Honorio et Trifino. Ils se montrèrent pleins d'égarde pour lui et lui conseillèrent d'ignorer ces garçons brutaux et puérils. La rencontre avec les frères Gamazo marqua un tournant décisif dans la vie d'Antonio Maura. Ses nouveaux amis étaient également des provinciaux. Ils venaient de Valladolid, mais étaient issus d'une vieille famille puissante. Leur aîné, Germán, avait son propre cabinet d'avocat à Madrid et un brillant avenir politique devant lui. Dès que Maura eut son diplôme en poche, il l'embaucha, et les deux familles s'unirent lorsque Antonio épousa la sœur des Gamazo, Constancia. Le couple eut dix enfants. La plus jeune des filles, Susana, serait la mère de Jorge Semprún.

À mesure qu'il gravissait les échelons de la vie politique et sociale de Madrid, Maura continuait à parfaire son espagnol écrit et parlé, si bien qu'après ses débuts aussi douloureux que difficiles, il allait devenir l'orateur le plus admiré et renommé de son temps et, ironie du sort, serait

élu président de la Real Academia Española – l'Académie royale chargée de normaliser la langue espagnole.

Tout au long de sa carrière, Maura eut à se défendre contre ses ennemis. Il fut la cible de plusieurs attentats et, étrangement, d'attaques antisémites. Ce qui ne laisse pas de surprendre puisque, apparemment, lui et toute sa famille étaient de fervents catholiques. Son frère Miguel était prêtre et devint recteur du séminaire de Palma, puis fonda un ordre de religieuses, les Hermanas Celadoras del Culto Eucarístico [les sœurs zélatrices du culte eucharistique]. Les adversaires politiques d'Antonio affirmeront cependant que ses ancêtres étaient des *chuetas*, des Juifs de Majorque, et qu'il était en réalité un *converso* ou crypto-Juif dissimulant ses véritables origines. Des cartes postales caricaturaient même Maura avec un nez crochu démesurément grand. Sa famille avait-elle réellement des racines juives ? Près d'un siècle plus tard, son petit-fils Carlos (le frère de Jorge Semprún) se pencha sur ces allégations :

Ce fut en lisant *Le Labyrinthe espagnol* de Gerald Brenan¹² [...] que j'ai découvert que j'étais juif. L'auteur écrit : « Maura était cependant un homme d'honneur et intègre qui, par certains côtés, tranchait avec les autres politiciens du règne d'Alphonse XIII [...], et en dépit de ses origines juives (il était issu d'une famille *chueta*¹³ des îles Baléares), c'était le seul Espagnol que le roi ne tutoyait pas. » (p. 26) D'autres historiens, comme Hugh Thomas, confirment ou répètent cette affirmation : les Maura sont d'origine juive ou des « *chuetas* » de Majorque, et même [le dramaturge Ramón de] Valle-Inclán, dans sa pièce *Lumières de Bohème*, si je me souviens bien, traite mon grand-père maternel de *chueta* réactionnaire. [...] Ma grand-mère maternelle était quant à elle une Gamazo, famille parfaitement *goy*, semble-t-il. Ces mélanges sont fréquents en Espagne, et la « pureté de sang »

est un concept très difficile à démonter de façon scientifique¹⁴.

Antonio Maura resta très attaché à Majorque et, à l'été 1906, au faite de sa gloire politique, il loua à Valldemossa la magnifique propriété de Can Mossenya, où il invita ses frères et sœurs et toute sa famille à passer les vacances. Craignant que les conditions de vie insulaires ne fussent pas à la hauteur des attentes de sa femme et de ses enfants, il entreprit de faire restaurer la maison de fond en comble. Soucieux de leur assurer un confort et une hygiène impeccables, il s'y prit des mois avant leur arrivée. Constancia était de frêle constitution et il tenait à ce qu'elle reprenne des forces pendant l'été. Il chargea son frère Gabriel de diriger le chantier. Pour satisfaire aux exigences de son cadet, ce dernier ne fit pas moins de quarante-neuf allers-retours entre Palma et Valldemossa. La correspondance des deux frères témoigne du soin presque maniaque que Maura attachait aux détails domestiques – du linge de maison jusqu'aux canalisations – et nous donne une idée du raffinement dans lequel la mère de Jorge Semprún a grandi :

Nous avons besoin d'un nombre infini de draps. Je souhaite qu'il y ait à l'écurie quatre paires de chevaux dont une sera toujours prête à atteler. [...] Je veux que l'on installe où l'on peut et le plus près possible des chambres des chauffe-eau pour les baignoires et les lavabos. Qu'il y ait de l'eau chaude et une baignoire neuve, et des pots de chambre. [...] Toutes les canalisations entre la prise d'eau et la maison doivent être munies de siphons. Fais-les installer. Il ne manquerait plus que d'avoir le typhus dans la maison. [...] S'il y a quoi que ce soit à réparer, nettoyer ou blanchir à la chaux, ne lésine pas à la dépense. L'essentiel, c'est que la maison soit propre¹⁵.

ORIGINES

Un autre de ses frères, le peintre Francisco Maura, se moquait affectueusement des préparatifs compliqués et méticuleux d'Antonio. Lorsque « la tribu » des frères, sœurs, cousins et cousines prirent tous ensemble le train et le bateau, raconta-t-il, les porteurs les prenaient pour une troupe ambulante de zarzuela qui venait de gagner le gros lot au loto. Cet été à Valldemossa fut la dernière réunion familiale des Maura à Majorque. Leur séjour fut des plus agréables et Antonio se réjouit de constater qu'il avait eu des effets très bénéfiques sur la santé de son épouse. Ils furent tentés d'y retourner l'année suivante, mais, entre-temps, Gabriel était mort et sans lui il paraissait impossible d'organiser à nouveau une pareille expédition.

*

Susana Maura y Gamazo, la mère de Jorge Semprún, est née en 1894. Elle a douze ans à l'époque des vacances à Valldemossa. C'est la petite dernière d'Antonio et de Constanca, qui la couvent et la gâtent.

Comme ses quatre sœurs, elle fréquente les écoles catholiques de la bonne société madrilène. L'avenir de la benjamine du Premier ministre est tout tracé : elle fera un beau mariage. Jeune fille mondaine, elle s'investit dans les bonnes œuvres. Sa photo apparaît dans les journaux, lorsqu'elle inaugure le sanatorium des enfants de Saragosse¹⁶ ; ailleurs, on la voit danser avec d'autres jeunes bienfaitrices dans un bal populaire organisé au profit des chômeurs. L'échotier anonyme trouve ces demoiselles « charmantes », « adorables » et « très belles », mais il juge Susana Maura « arrogante ». Est-il objectif ou a-t-il des comptes à régler avec son père ? Il n'est peut-être pas toujours facile d'être la fille d'un homme puissant.

Susana a vingt-quatre ans lorsqu'elle rencontre José María de Semprún y Gurrea, d'un an son aîné. Comme Constanca, il vient de Valladolid. Ils se sont connus à l'été 1918 lors d'une garden-party chez les Gamazo, à Boecillo. José María est avocat et appartient aux Jeunesses mauristes, organisation des jeunes conservateurs partisans d'Antonio Maura. Les Semprún sont des aristocrates bien représentés dans les instances locales et nationales du pouvoir. L'oncle de José María est maire de Valladolid et, en 1927, il sera également maire de Madrid pendant un an. Le garçon apporte donc un patronyme ancien et bien établi à la famille Maura, certes plus puissante, mais de la caste des nouveaux riches. Le marché n'est pourtant pas vraiment équitable, car le beau parti, c'est Susana.

Les jeunes gens sont mariés dans l'intimité familiale à Saint-Jérôme-le-Royal, l'église la plus chic de Madrid. Antonio Maura n'a peut-être plus une santé assez solide pour célébrer le mariage de sa fille en grande pompe – à moins qu'il ait préféré expédier discrètement l'affaire pour faire oublier que Susana était déjà légèrement montée en graine, ou que son prétendant n'était pas ce qu'elle aurait pu espérer de mieux. Quoi qu'il en soit, son père, « l'illustre ex-président Antonio Maura », la conduit à l'autel, et son frère, le comte de la Mortera, est l'un de ses témoins. La presse décrit une mariée radieuse dans sa robe de satin blanc bordée de dentelles, un bouquet de fleurs d'oranger à la main. Les fiançailles et le mariage sont annoncés dans les pages du carnet mondain du quotidien *ABC* :

Samedi prochain, l'éminent avocat don José María de Semprún y Gurrea demandera la main de mademoiselle Susana Maura y Gamazo, fille benjamine de l'ex-président du Conseil, don Antonio¹⁷.

ORIGINES

La cérémonie nuptiale de la belle demoiselle Susana Maura y Gamazo, fille de l'illustre ex-président du Conseil don Antonio, et de don José María de Semprún y Gurrea, a été célébrée en l'église Saint-Jérôme-le-Royal. Une élégante robe de satin blanc ornée de dentelles et de fleurs d'oranger rehaussait la beauté de la mariée. Les époux étaient conduits par mademoiselle Mercedes de Semprún, sœur du marié, et don Antonio Maura. La mariée avait choisi pour témoins son frère, comte de la Mortera, et ses oncles, don Francisco Maura et don Trifino Gamazo ; ceux du marié étaient don José María et don Mariano de Semprún, ainsi que don Antonio Jalón. La cérémonie s'est déroulée en présence de la famille et de quelques intimes. Seuls y assistèrent les membres de la famille et quelques amis proches¹⁸.

En l'espace de huit ans, Susana donne naissance à sept enfants : Susana (1920), María Isabel (1921), Gonzalo (1922), Jorge (1923), Álvaro (1924), Carlos (1926) et Francisco (1928). La famille vit à deux pas de chez les parents Maura. Antonio lui apporte un précieux soutien financier tandis que le frère de Susana, Miguel, homme politique influent, comme son père, donne un coup de pouce à la carrière de José María Semprún. Celui-ci n'a rien d'un battant et n'a aucun scrupule à faire appel à son beau-père pour maintenir le train de vie cossu de sa femme et de ses enfants. Parmi les rares documents d'archives qui nous sont parvenus sur leur vie domestique, on trouve plusieurs lettres manuscrites de José María à don Antonio pour lui demander de l'argent. Il appelle son beau-père « papa » et signe « votre fils » (*Su hijo*), mais le vouvoie. En 1924, il quémande ainsi 1750 pesetas pour financer les vacances d'été de la famille, justifiant son dénuement par « le retard, pour diverses raisons, de plusieurs paiements professionnels¹⁹ » : il explique qu'une société

américaine lui doit 950 pesetas, qu'il en attend 400 « de bons et vieux clients » de La Rioja, et qu'une autre « somme importante » lui sera versée dès qu'il aura bouclé le dossier d'autres « vieux clients ». Il pourrait fournir bien d'autres exemples, ajoute-t-il, tels ces cent mille *douros*²⁰ en souffrance, mais il ne veut surtout pas ennuyer son beau-père en l'accablant de détails superflus.

À un moment donné, il se dit désolé de ne pouvoir s'adresser à son propre père, expliquant que le vieil homme l'a déjà dépanné « en plusieurs occasions analogues », par des sommes beaucoup plus conséquentes.

Dans cette lettre de six pages, José María défend si bien sa cause qu'il finit par se trahir, avouant qu'il n'a pas un sou vaillant, et en est réduit à solliciter son père – et, en l'occurrence, son beau-père – pour joindre les deux bouts. Dès le lendemain, il adresse une nouvelle lettre contrite à Antonio Maura, le pressant de répondre au plus vite. Ce genre de requête n'avait apparemment rien d'exceptionnel : dans une missive datée d'avril 1925, il remercie don Antonio de lui avoir fait porter 1000 pesetas.

Avocat de formation, José María Semprún enseigne la philosophie du droit à l'université de Madrid. Il ne porte la robe que quelques mois, au prétexte qu'il ne supporte pas de défendre des coupables²¹. Fervent catholique, il se lance dans une improbable carrière politique, qui ne décolle réellement que sous la République (1931-1936), lorsque son beau-frère Miguel le fait nommer gouverneur civil de Tolède, et plus tard, de Santander.

José María écrit également de la poésie à ses heures perdues. Il publie deux recueils à compte d'auteur, qu'il distribue, dûment dédicacés, à sa famille et à ses amis. La poésie est alors un passage obligé pour une certaine caste de Madrilènes bien nés, dont il fait partie. Il se flattera plus tard d'avoir assisté à des *tertulias* en présence de grands noms

tel Federico García Lorca. Il y avait dans ces soirées littéraires de nombreux poètes amateurs, des pires et des meilleurs, qui prenaient souvent modèle sur un maître célèbre. José María, lui, semble se réclamer de Rubén Darío :

Sonrisas que tú reíste,/ lágrimas que yo lloré ;/ ; y aquella rosa de té,/ que, sin saberse porqué,/ daba un aroma tan triste²² !

Jorge Semprún, dans plusieurs de ses écrits, présente son père comme sa principale influence politique et littéraire. Il évoque avec une certaine nostalgie sa bibliothèque, sa carrière politique et les visites dominicales avec lui au musée du Prado comme des instants qui ont façonné sa destinée. Dans la vraie vie, cependant, il a très tôt cherché de nouvelles figures paternelles, plus charismatiques et plus héroïques que son père biologique.

L'écrivain ne fait en revanche aucun mystère de son adoration pour sa mère, qu'il associe étroitement, dans sa mémoire, au gouvernement républicain et à ses idéaux, qu'elle soutenait avec ferveur. En 1931, Jorge a huit ans au moment où l'Espagne élit un gouvernement républicain progressiste. Le roi a été contraint à l'exil et les républicains espagnols célèbrent l'avènement d'une ère nouvelle, résolument moderne. Le frère de Susana, Miguel Maura, est une figure de proue du mouvement républicain, et elle-même se réjouit à l'idée de voir ses enfants grandir pendant une période aussi exaltante pour l'Espagne. Elle nourrit d'ailleurs de hautes ambitions pour son fils Jorge :

La seule alternative à cette vocation d'écrivain qui m'était attribuée, inscrite dans mon hérité familiale, c'était ma mère qui la formulait parfois, avec une tendresse ironique. Ou amusée, du moins. « Écrivain ou président de la République ! » proclamait-elle à la cantonade. À Santander, dans le jardin de la villa des vacances, où fleurissaient des massifs

d'hortensias. L'une de ces vocations ou destinées m'ayant été interdite par le cours de l'histoire²³, il m'a bien fallu, après quelques péripéties, devenir écrivain²⁴.

Susana n'a pas attendu l'arrivée au pouvoir des républicains pour défendre des valeurs éducatives modernes et elle veut être autant la mère que la préceptrice de ses enfants. Elle a transformé l'une des pièces de la maison en salle de classe, installé un tableau noir, et c'est elle qui apprend aux plus grands à lire et à écrire. Ils ont un emploi du temps bien à eux et, tandis que les autres petits Madrilènes sont à l'école, eux passent leurs après-midi à se promener au parc²⁵. Elle les éduque selon les idéaux de l'Institution d'enseignement libre, créée par le professeur Francisco Giner de los Ríos. Cette approche pédagogique, fortement influencée par le philosophe allemand Karl Christian Friedrich Krause, part du principe que l'apprentissage doit s'affranchir de tout dogme et encourage les élèves à passer autant de temps que possible au contact de la nature. Cette doctrine, que l'on appelle en Espagne et en Amérique latine le « krausisme », passe alors pour être à la pointe du progrès. Quand les jeunes Semprún grandissent, Susana confie leur éducation à une gouvernante allemande, comme cela se fait à l'époque dans la bourgeoisie progressiste espagnole. On estime en effet dans ce milieu qu'il est indispensable d'apprendre l'allemand pour acquérir les bases du krausisme – dont les idées se diffuseront surtout à partir de 1931, après la victoire des républicains et le départ en exil de la famille royale. Susana est certes la fille d'un ancien Premier ministre du roi, mais elle appartient à une autre génération et ne craint pas d'afficher ses convictions : un jour, elle fait jouer l'hymne républicain sur son gramophone et ouvre grand ses fenêtres afin que tout le quartier l'entende ; un autre

jour, elle accroche fièrement le drapeau républicain rouge jaune et violet à sa fenêtre, au grand dam de ses voisins monarchistes.

En 1929, Susana a contracté une infection et elle se battra trois ans contre la maladie. Sa chambre à coucher ressemble de plus en plus à une chambre d'hôpital et ses enfants vivent dans la terreur constante de la perdre. Elle meurt le 26 janvier 1932. Jorge n'a que neuf ans. Dans ses Mémoires, il immortalisera sa « superbe jeune mère » et se désolera qu'à quelques mois près la pénicilline n'ait pas été commercialisée à temps pour lui sauver la vie.

Sa notice nécrologique ne précise pas la cause de son décès, annonçant simplement : « Susana Maura de Semprún est décédé hier à Madrid, des suites d'une brève maladie. Fille de l'inoubliable homme d'État don Antonio Maura, Mme Semprún, qui était très appréciée de la société madrilène, était l'épouse de don José María Semprún Gurrea qui, depuis l'avènement de la République, est gouverneur civil des provinces de Tolède et de Santander²⁶. » Les obsèques ont lieu au couvent des Hermanas Eucarísticas de Mallorca (ordre fondé par son oncle Miguel Maura Montaner). L'année suivante, une messe anniversaire est célébrée en l'église Saint-Jérôme, où elle s'était mariée douze ans auparavant. Elle n'aura survécu que quelques années à ses parents : don Antonio est mort en 1925, suivi, un an plus tard, par son épouse Constanca.

Ainsi se referme, pour les enfants Semprún, la première phase, déterminante, du paradis perdu, et Jorge allait toujours garder un souvenir ému de leur dernier été en famille – le dernier été empreint du confort routinier et rassurant de l'amour maternel.

TABLE

<i>Préface</i>	9
<i>Introduction</i>	13
I. Origines	23
II. Exil 1936-1945	51
III. Buchenwald	101
IV. Retour en France.....	153
V. Federico Sánchez : clandestin communiste en Espagne	179
VI. Devenir écrivain	233
VII. Le retour du fils prodigue.....	285
VII. Ministre de la Culture.....	305
IX. Paris, encore.....	327
X. Biriadou-Garantreville	343
<i>Notes</i>	351
<i>Index</i>	374
<i>Remerciements</i>	386
<i>Bibliographie</i>	389



Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01EHBN000709.N001
Dépôt légal : janvier 2017